Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1925)

Artikel: Le protestantisme anglais dans les "lettres philosophiques" de Voltaire
Autor: Perrochon, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380095

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PROTESTANTISME ANGLAIS DANS LES « LETTRES PHILOSOPHIQUES » DE VOLTAIRE

On sait quel tableau idyllique Voltaire traça de l'Angleterre dans ses *Lettres philosophiques* (1). Il admire tout : la sagesse des institutions qui, contenant la royauté en de justes limites, garantit la liberté politique, le bon sens de ces insulaires qui, même nobles, ne croyent pas déchoir en se livrant au commerce, et qui savent entourer les gens de lettres de la considération qui leur est due. Il ne loue pas moins la science et la philosophie britanniques et les grands esprits qui depuis Bacon ont préparé la voie à Newton et à Locke, ces deux génies, si supérieurs à Descartes, à ses tourbillons et ses esprits animaux.

Voltaire est, certes, moins enthousiaste quand il parle de la reli-

(1) Voir sur le séjour de Voltaire en Angleterre, les Tomes I et II de l'ouvrage un peu vieilli et touffu de G. Desnoireterres, *Voltaire et la société du dix-huitième siècle*, (Paris, 1857-1876); l'exposé de Ballantyne, *Voltaire's Visit to England* (1893) ; et les deux articles de L. Foulet (Revue d'histoire littéraire de la France, 1906 et 1908). — Sur l'influence de Bolingbroke, voir Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England* (1908) et A.-S. Hurn, *Voltaire et Bolingbroke* (Paris, 1915). Les articles de M. Gust. Lanson (Revue de Paris, 1904 et 1908) renferment des détails intéressants, repris dans les notes de son édition des *Lettres philosophiques* (Paris 1909, 2 vol.). Dans ces notes si complètes, M. Lanson tient compte de tout ce qui a paru sur les rapports de la France et de l'Angleterre, il rappelle les sources possibles de Voltaire, compare ses appréciations avec celles de ses contemporains, dégage leur originalité et leur valeur ; il le fait avec une précision et une érudition remarquables. Enfin le *Carnet de notes de Voltaire* (Revue universitaire, 1921) renferme des jugements curieux sur choses et gens d'Outre-Manche.

gion des Anglais ; mais il lui consacre néanmoins sept chapitres, ne pouvant pas passer sous silence ces diverses sectes, qui lui sont d'ailleurs un excellent prétexte pour critiquer, sans en avoir trop l'air, le christianisme en général et le catholicisme français en particulier.

Comment Voltaire comprend-il le protestantisme d'Outre-Manche? Quelles conséquences a pu avoir pour lui ce contact avec les Eglises anglaises ?

Voyons d'abord comment il s'est préparé à comprendre la religion anglaise, dans quel esprit il entreprend son enquête.

A sa sortie de la Bastille, Voltaire n'est plus un adolescent frais émoulu du collège. En 1726, son esprit est formé depuis plusieurs années. Il a déjà, au moins dans les grandes lignes, les idées qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie. Car si l'Angleterre a excité Voltaire, elle ne l'a pas fait. Or, pour pénétrer l'âme volontiers mystique des anglo-saxons, il était assez mal outillé. Je ne parle pas des lacunes de son éducation familiale, qui fut sans prise sur lui. Sa mère mourut, quand il était encore jeune ; il n'eut que des rapports espacés et froids avec son père comme avec son frère aîné, enclin au jansénisme. Son passage chez les Jésuites ne laissa guère plus de traces à cet égard. Si l'intelligence précoce du petit Arouet charmait ses maîtres, en même temps que son impertinence les effrayait, ils ne purent ou ne surent point façonner cette jeune âme et ils réussirent mieux à former son goût que sa piété. Plus qu'au foyer paternel et que chez les Pères, c'est au Temple, dans la compagnie des Vendôme et de Chaulieu qu'il se forma, milieu où régnait ce libertinage que le siècle de Louis XIV n'était pas parvenu à enrayer et contre lequel Bossuet lutta en vain à la fin de sa carrière. Puis c'est à la cour de la duchesse du Maine, qui avait fui Versailles devenu dévot, et auprès de la société mondaine et frivole de la Régence, où l'on entendait se dégager de tous les préjugés, et vivre désormais sans joug, que Voltaire puisa sa philosophie. A la même époque, il fit la connaissance de Bolingbroke pour lequel il éprouva vite une vive admiration. Il avait peut-être vu le matérialiste anglais en 1712 déjà, lorsque, venu pour négocier la paix d'Utrecht, il se lia avec Mme de Tencin et Mme de Ferriol, la mère de d'Argental, condisciple d'Arouet à Louis-le-Grand. Il est possible qu'il l'ait revu dès 1715, quand proscrit à la mort d'Anne, il revint en France. Il le vit, en tous cas,

en 1722 à la Source où Bolingbroke s'était fixé avec Mme de Villette. Par lui, il fut mis au courant du déisme comme du matérialisme d'Outre-Manche; et grâce à lui aussi il apprit à connaître le protestantisme anglais, ses particularités, ses divisions et surtout ses ridicules.

Il y avait d'ailleurs longtemps que Rosemond avait traduit en français l'histoire de la réforme en Angleterre de G. Burnet. On connaissait la polémique entre Burnet et Varillas. Bossuet avait parlé des variations des sectes anglo-saxonnes comme de celles des autres confessions protestantes. Rapin de Thoyras avait consacré à ces schismes une place dans son histoire. D'autre part les guides et les voyageurs n'oubliaient pas d'en parler. Et Voltaire avant de s'embarquer, avait lu Beeverell *(Délices de la Grande-Bretagne)*, Chamberlayne *(Etat présent de l'Angleterre)* et surtout Muralt *(Lettres sur les Anglais...)*, où une page traite de la prédication anglaise, de la dignité des ministres anglicans, bien qu'un peu trop gras et portés à la bonne chère, au dire du piétiste bernois. Enfin, Voltaire, avait pu parcourir maints ouvrages plus spéciaux. Avant que le P. Catrou publiât son *Histoire des Trembleurs*, au début de 1733, Ph. Naudé avait narré, en 1692, *La naissance et les progrès du Kuakerisme* (sic) *avec celle de ses dogmes*, et en 1699 il avait écrit l'*Histoire des Kouakers en Angleterre*. En 1702 avait paru la traduction de l'ouvrage de Barclay : *Apologie de la véritable théologie*, « ainsi qu'elle est soutenue et prêchée par le peuple appelé par mépris les Trembleurs ». On avait beaucoup parlé aussi du socinianisme, depuis que Jurieu en avait dressé un tableau. Le Clerc et Mesnard s'étaient disputés sur ce sujet vers 1709. En 1718 Théod. de Blanc avait rédigé les *Principes contre les Sociniens*. Dès 1717 on pouvait lire le traité de Clarke sur l'existence de Dieu, dans la traduction de Ricolier. Enfin, depuis qu'en 1723, le P. Courayer avait disserté sur la validité des ordinations anglicanes, répliques et réponses pleuvaient et passionnaient fort les théologiens français.

Durant son séjour en Angleterre, Voltaire compléta sa documentation.

Il rencontra chez Bolingbroke et chez lord Peterborough une société mêlée où voisinaient déistes, matérialistes et anglicans, voire même un papiste comme Pope — qui ne voulait pas quitter sa religion parce « qu'il était assez philosophe pour croire que ce n'était

pas la peine ». Et parmi ces personnages de toute espèce, il se lia en particulier avec Swift, le défenseur de l'anglicanisme, dont l'ironie était à double tranchant. Plein de rancune et d'ambition déçue, n'ayant jamais pu obtenir un évêché malgré ses flatteries aux torys ou aux whigs selon les caprices de la politique, Swift ne devait pas se priver de dévoiler à Voltaire les dessous de son Eglise, les travers de ses pontifes, en même temps que les ridicules et les étroitesses des non-conformistes qu'il n'aimait pas.

Voltaire, d'autre part, chercha à connaître des théologiens représentatifs des divers milieux religieux anglais. Il vit Clarke, chapelain de la reine Anne et recteur de Saint-James, dont les tendances ariennes étaient connues. Pour se renseigner sur les Quakers, il s'entretint avec Edward Higginson, jeune sous-maître à Wandsworth, il discuta avec lui sur le baptême et le scandalisa fort par ses moqueries sur les miracles du Christ. Il alla rendre visite à André Pitt dans sa maison de Hampstead et l'accompagna à un service dans la chapelle de la Grace Church Street. Et l'on sait que cet ancien marchand de toile, personnage important, riche et considéré, mais si simple d'allures, lui fit l'impression d'un sage.

Et, dès que Voltaire sut l'anglais, il fit des lectures variées et abondantes. Sur Clarke, il parcourut les *Mémoires* de Wiston. Pour la doctrine des Quakers, il recourut à Barclay, pour leur histoire à Croese et à Sewel, et il n'oublia pas la *Vie* de Penn. Il feuilleta encore les recueils des sermons du minutieux et prolixe Barrow, de Tillitson, volontiers pédant, de Robert South à l'éloquence brutale. Les brochures où le Rev. E. Calamy, Ph. Doddridge et leurs contradicteurs se demandaient si la foi était en baisse en Grande-Bretagne ou non, n'échappèrent pas à sa curiosité en éveil. Enfin pour connaître l'esprit presbytérien, il s'arrêta plus qu'au poème de Milton à la satire de Butler. Bref, Voltaire a été à toutes les sources ; il a tout lu.

Comment a-t-il tiré parti d'une documentation si étendue?

En écrivant les *Lettres philosophiques* il n'entendit pas faire œuvre d'historien, il résuma simplement ses impressions, et tint à piquer l'attention du lecteur, et à donner aussi, comme l'auteur des *Lettres persanes*, quelques leçons à ses compatriotes. Plus que l'éloge de l'Angleterre, Voltaire fait la critique de la France.

Pour que son livre soit lu, pour qu'il ait quelque influence, il faut qu'il plaise. Aussi sème-t-il les chapitres d'anecdotes amusantes qui, mieux que de lourdes dissertations, caractérisent en peu de traits les mœurs ou le caractère britannique. Il arrange ainsi et transforme ses documents. Le chapitre qu'il consacre à Fox est un exemple excellent de sa manière, comme son analyse de l'œuvre de Barclay : il dit bien tout — ou à peu près — ce que ce théologien avait dit, mais il résume de graves et longs chapitres en de petits formules, élégantes et piquantes.

C'est par les Quakers que Voltaire commence. Il leur consacre quatre des sept chapitres où il traite de la religion. Leur doctrine et leur histoire lui paraissent « extraordinaires ». Tout l'étonne chez eux : leur habit « sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches, ni sur les manches », leur façon de saluer sans soulever leur chapeau, ni faire la moindre inclinaison de corps, leur habitude de tutoyer chacun, même le souverain. Leur doctrine ne l'intéresse pas moins. Sans doute, il ne faut pas lui demander une analyse de leur théologie, il ne s'arrête guère à la partie métaphysique de l'ouvrage de Barclay, il ne reprend que ses raisons de rejeter les sacrements « tous d'invention humaine ». Comme Voltaire est heureux de trouver sous la plume d'un chrétien ce qu'il pense lui-même ! C'est la morale qui retient son attention. S'il ne comprend guère et n'est pas prêt à partager le dédain des disciples de Fox pour les titres d'honneurs et les formules de politesse, leur haine du luxe, des jeux et des spectacles, il partage leur horreur de la guerre. Quand il décrit leur culte son humeur ironique réapparaît. Combien lui semble drôle ce prédicant qui, « après quelques soupirs, débitait moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'Evangile, où ni lui, ni personne n'entendait rien ! » On sent que dans ses prétentions et ses goûts aristocratiques, son mépris du vulgaire comme son esprit raisonneur, il est choqué de ce que Fox « fils d'un ouvrier en soie... s'avise de prêcher en vrai apôtre... sans savoir ni lire, ni écrire ; c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables et saintement fou. » Il arrange d'ailleurs le portrait qu'il trace de ce fondateur de secte et fait tout pour renforcer les analogies entre sa vie et celle du Christ — auquel il le compara plus tard. Il parle de sa naissance humble, puis le montre « allant de village en village », criant contre la guerre et le clergé, mis

en prison, grâce aux intrigues des gens d'Eglise. On peut facilement rapprocher l'interrogatoire de Fox par le juge de Derby et celui de Jésus par Caïphe, qui tous deux finissent par être battus de verges. Fox, il est vrai, convertit ses bourreaux qui deviennent ses premiers disciples, mais Voltaire, se souvenant des évangiles, affirme qu'ils sont une « douzaine » qui, comme les apôtres et les premiers chrétiens sont persécutés, mis en prison, puis convertissent leurs geôliers et croyent avoir le Saint Esprit.

A Fox, Voltaire préfère Penn, fils d'un vice-amiral et chevalier bien en cour, homme instruit et gradué d'Oxford. Il admire ses talents d'organisateur, comment il a su fonder Philadelphie et la rendre florissante. Il loue les lois dont Penn dota ses sujets. Lois très sages « dont la première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion ». Grâce à son gouvernement si éclairé, il a établi l'âge d'or qui « n'a vraisemblablement existé qu'en Pensylvanie ». Peut-être que, trente ans plus tard, devenu seigneur de Ferney, protecteur de fabriques d'horlogerie, Voltaire se souvint de ce Penn, qu'il imitait à sa manière.

Après les Quakers, les Anglicans, qui mieux que les coreligionnaires d'André Pitt fournissent à notre auteur l'occasion d'attaquer le catholicisme, dont ils ont retenu, nous dit-il, beaucoup de cérémonies « surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très scrupuleuse » et aussi « la pieuse ambition d'être les maîtres » et un zèle actif contre les autres confessions. Mais les Anglais, supérieurs en cela aux Français, savent maintenir leur Eglise en une juste subordination au pouvoir laïque, ils ne se préoccupent pas de ce droit divin « qui ne servirait qu'à faire des tyrans en camail et en rochet », tandis que la loi fait des prêtres des « citoyens ». Enfin, continuant à comparer clergé anglican et clergé catholique, Voltaire oppose les mœurs des clergymen, élevés « loin de la corruption de la capitale » dans de paisibles universités, presque tous mariés, « tous réservés et presque tous pédants », ne parvenant aux hautes dignités que tard, à tant d'abbés galants, élevés à la prélature au sortir du collège et par des intrigues féminines, menant une joyeuse et peu édifiante existence. Le seul défaut des prêtres anglicans est d'aller « quelquefois au cabaret parce que l'usage le leur permet », mais s'ils s'enivrent, c'est « sérieusement et sans scandales ».

Au fond, l'anglicanisme n'est pas antipathique à Voltaire.

Il a entendu l'évêque de Worcester prêcher à Londres sur l'inoculation « en citoyen ... et en pasteur charitable ». Et à ces prêtres sages et pratiques, il sait gré aussi de bien vouloir ouvrir les portes de leurs temples aux morts célèbres. Il avait admiré dans Westminster « les monuments que la reconnaissance de la nation a érigée aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire ». Or il savait qu'un mausolée avait été élevé à Shakespeare dans la cathédrale de Stratford. Quel exemple et quelle leçon pour les compatriotes de Molière ! Enfin il apprécie cette Eglise officielle, bien rentée, à la piété raisonnable, d'autant plus que les presbytériens ne lui plaisent guère.

En effet, Voltaire est peu tendre pour « les prêtres de cette secte ». Il les accuse d'être jaloux des grasses prébendes des évêques anglicans, « de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre, de traiter de prostituées de Babylone, toutes les Eglises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente ». Et, il se moque de leur allure, de leur démarche grave, de « l'air fâché » qu'ils affectent, de leur vaste chapeau, de leur long manteau, comme de leur habitude de parler du nez. Il les trouve deux fois plus sévères que les catholiques en interdisant non seulement le travail, mais toute distraction le dimanche. Il leur garde rancune d'avoir interdit ce jour-là l'opéra et la comédie. Peut-être se souvient-il d'avoir passé à Londres quelques dimanches par trop monotones et ennuyeux.

A ces gens austères, il préfère le petit groupe d'ecclésiastiques et de laïques savants qui avec « l'illustre docteur Clarke... homme d'une vertu rigide et d'un caractère doux » ont des tendances anti-trinitaires. Mais il ne croit pas à leur succès. Ils n'ont pas su venir au monde à propos. Dans un siècle éclairé, « il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée ».

Car Voltaire est bien persuadé qu'en Angleterre comme ailleurs le temps des disputes théologiques et du prosélytisme est passé. Seule, pense-t-il, l'Eglise anglicane se maintiendra encore, non pour des raisons de foi, mais parce qu'on ne peut avoir d'emploi sans être au nombre de ses fidèles et que « cette raison qui est une excellente preuve » a converti maints non-conformistes, et finira par les convertir tous.

Il est toujours dangereux de jouer au prophète. A peine, quel-

ques années après le départ de Voltaire, Wesley et Whitefield rassemblaient des auditoires formidables, suscitaient et organisaient un vaste mouvement de réveil, qui comme une religion nouvelle avait ses convertis, ses sanctuaires, ses prédicateurs. Voltaire ne sut pas voir sous la tiédeur apparente les signes d'un renouveau. Et pourtant, quand il habitait Londres, le petit livre de Bunyan jouissait d'une vogue extraordinaire, et dans les milieux lettrés on assistait à une renaissance du poème de Milton, dont la cour de Charles II avait dédaigné « les absurdités théologiques ».

Amusant, intéressant certes, mais partial et superficiel, tel est le tableau que Voltaire nous donne du protestantisme anglais.

*
* *

On chercherait vainement à travers ces pages une vue d'ensemble, pas plus qu'une analyse pénétrante. L'esprit religieux anglo-saxon qui se cache et anime tant de formes diverses est resté étranger à Voltaire, il n'a pas deviné sa force et sa vigueur. Or, pour comprendre la valeur d'une religion, il ne suffit pas d'enquêtes rapides, d'en connaître les dogmes, d'en avoir parcouru les statuts ou d'en avoir rapidement interviewé ses principaux sectateurs. Ce qui fait la force d'une Eglise, quelle qu'elle soit, ce n'est point la rigueur ou la logique de sa doctrine, la richesse de sa liturgie, la sagesse de ses règlements, le nombre des œuvres qu'elle soutient ou patronne, c'est l'intensité de foi de ses fidèles. Et de cela, Voltaire ne s'est point préoccupé.

Aussi de son contact avec le protestantisme anglais, il n'a retiré aucun bénéfice religieux, il n'a subi en rien son influence mystique. Ce contact ne lui a pas appris ou aidé à comprendre l'importance des problèmes théologiques. Après comme avant son séjour en Angleterre, Voltaire resta étrangement incompréhensif de tout ce qui touche au domaine de la conscience et à la culture intérieure. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir les « Remarques » sur Pascal qui accompagnent précisément les *Lettres philosophiques*.

Est-ce à dire que ce contact n'ait eu aucune influence sur ses idées? Non pas. Il vit que les Anglais de confessions différentes avaient appris à se supporter, « s'il n'y avait en Angleterre qu'une

religion, son despotisme serait à craindre ; s'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge, mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses ». Bayle et Montesquieu ont fait la même remarque. Et Voltaire toujours pratique, rêva d'importer cet esprit de tolérance en France. Sans doute, il ne pouvait être question de transplanter tant de sectes diverses. Mais il pensait qu'en soumettant le catholicisme à l'Etat, comme l'anglicanisme, on parviendrait à établir la paix religieuse. Une Eglise établie, reconnue, mais aussi dirigée, surveillée et salariée par l'Etat, et le droit pour les membres des minorités confessionnelles de célébrer leur culte privé, de se marier, d'hériter de leurs parents et d'exercer tous les métiers, telle fut la conception voltairienne des rapports des Eglises et de l'Etat, et elle est certainement d'origine britannique.

Si le protestantisme anglais n'eut pas sur Voltaire une influence à proprement parler religieuse, il lui montra qu'il est possible à diverses Eglises de vivre en paix sur le même territoire, et l'encouragea ainsi à se faire l'apôtre de la tolérance. Et, c'est déjà quelque chose.

HENRI PERROCHON.